

Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

Candide furieux

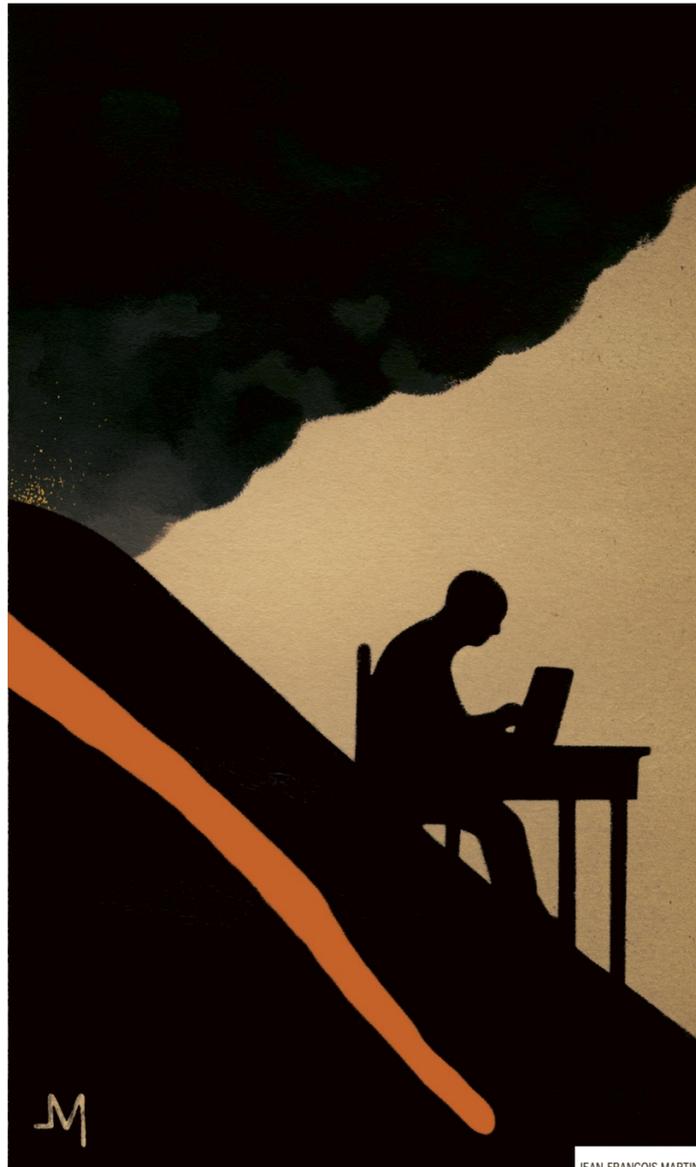


UN ÉCRIVAIN REPU et sans souci, dans la clarté de son cabinet, au milieu des boiseries d'essences rares qui en tapisent les murs, peut tout à fait écrire un chef-d'œuvre. Quelquefois, l'injonction est intérieure. Quelquefois, aussi, la littérature est le simple exercice d'un don reçu sans l'angoisse et l'humiliation qui sont, selon Borges, les « instruments de travail » du poète. D'ailleurs, la condition de malade, d'otage ou de réprouvé, si déplorable soit-elle, ne suffit pas à camper un écrivain. Nécessité vitale ne fait pas loi en ce domaine, tant pis pour la doctrine romantique.

Il n'empêche – car on sent bien que tout doit maintenant être retourné –, il n'empêche qu'en traversant cette rentrée littéraire, alors que bruissent déjà les rumeurs et que l'angoisse et l'humiliation de n'être possiblement pas récompensés par un prix s'insinuent dans le cœur des concurrents, le lecteur reçoit soudain une méchante châtaigne : il a saisi sans précaution *La Route des clameurs*, de l'écrivain malien Ousmane Diarra. La vraie littérature vient de se rappeler rudement à son bon souvenir.

Voilà un roman habité d'un bout à l'autre par une terrible colère ; voilà un livre qui brave des dangers bien réels, qui les nargue, qui s'en joue. Voilà un livre supérieurement armé de courage et d'ironie, écrit sur la pente du volcan alors que déjà celui-ci crache ses flammes et ses pierres et que la lave déborde du cratère. Voilà un livre politique au sens plein, qui dresse la littérature contre la folie meurtrière, le fanatisme et la bêtise, oui, elle va contrer tout cela, elle ne va rien céder.

Car Ousmane Diarra est maître de sa révolte et de sa colère. Son sang ne fait qu'un tour mais sa langue en fait sept. Il retient son cri et laisse partir son rire. De quoi nous parle-t-il ? De son pays menacé, le Mali, cette « République en sursis » dont il précipite fantastiquement la fin en imaginant que les islamistes ont confisqué le pouvoir, désormais entre mains du calife Maba Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, lequel terrorise « la population avec des fables tirées du VII^e siècle d'outre-désert ». Magnifique personnage de tyran onctueux et sans merci qui ne cherche que son profit et son plaisir sous couvert de guerre sainte. L'art de la manipulation des consciences et du mensonge étant enseigné très tôt aux recruteurs djihadistes, le romancier ne fait que les battre avec leur bâton en infusant sa fiction dans le réel. Bamako est rebaptisé Maabala et les hordes de soldats du calife les Morbidonnes, superbe néologisme voltairien qui fait résonner le



JEAN-FRANÇOIS MARTIN

morbide et le bidon et rappelle aussi évi- demment Al-Mourabitoune, nom dont s'affuble aujourd'hui le Mujao (Mouvement pour l'unicité et le jihad en Afrique de l'Ouest).

Il y a d'ailleurs du *Candide* dans *La Route des clameurs*. C'est en effet un enfant qui raconte cette histoire, un enfant naïf dont les yeux peu à peu se dessillent et qui devient bientôt le personnage le plus lucide du roman. A moins pourtant que ce ne soit son père, ancien condisciple du calife, sculpteur et peintre, qui

LA ROUTE DES CLAMEURS, de Ousmane Diarra, Gallimard, « Continents noirs », 192 p., 17,50 €.

refuse de se laisser intimider par les violences et les menaces, même s'il risque sa vie comme tous « les idolâtres et les imitateurs d'Allah (...) ». Il fallait les occire sans pitié ». Ousmane Diarra, par ailleurs bibliothécaire au Centre culturel français de Bamako et que ses audaces d'écrivain ont déjà exposé à des pressions et des injures, a choisi de camper dans son livre cette belle figure de l'artiste irréductible, « né pour peindre et sculpter comme d'autres pour emmerder le monde avec leurs prédications imbéciles ».

Cependant, l'art est concerné par la violence qui le cerne. D'abord, il se réveille. Les statuettes du sculpteur représentent à présent des « géants difformes », des « créatures hideuses ». « Je peins un monde à craindre », dit le père. Et c'est très exactement ce que fait Ousmane

Il faut faire une place dans cette rentrée pléthorique au livre d'Ousmane Diarra qui défend avec force et style une littérature de résistance

Diarra aussi. Sa satire bien informée tourne parfois au tableau de l'Apocalypse : enfants enrégimentés, villages rasés, femmes et fillettes violées, pillages et destructions. Le narrateur lui-même, quoique toujours perplexe, se laisse un moment enrôler par les Morbidonnes. Les œuvres de son père sont brûlées. Seul contre tous, celui-ci subit même les pressions de son épouse craintive.

Le calife d'opérette a bel et bien droit de vie et de mort sur la population. Sa parole est diffusée inarrissablement dans les mosquées construites à tour de bras par « les gamins imams précocement barbus ». Ces derniers constituent la cible principale de l'auteur qui les voit déjà actifs au Mali, où ils s'efforcent d'établir le règne de la peur, comme si, s'indigne le narrateur, nous n'en avions pas « déjà assez avec nos palus chroniques et nos sécheresses et nos famines et nos mortalités et morbidités élevées plus que nulle part ailleurs au monde ! ».

Il faut faire une place dans cette rentrée pléthorique au livre d'Ousmane Diarra qui défend avec force et style une littérature de résistance : « Quand le paradis est au bout de l'abjection, de la servitude mentale, l'homme libre choisit l'enfer. » Et la voix de l'auteur, sur la route qui y mène tout droit, se mêle rageusement aux clameurs des damnés. ■

Seconde chance

PIERRE LEMAITRE
écrivain

Le génie des coïncidences



CONSÉQUENCE du nombre élevé de titres publiés à l'automne (et donc faute d'une presse suffisante pour en digérer le flot surabondant),

sur les 400 romans français de la rentrée, plus de 200 auront disparu corps et biens avant la fin de l'année. S'ils sont bons, c'est injuste ; s'ils sont mauvais, pourquoi les éditer ? Cette situation récurrente place beaucoup d'auteurs dans la position d'une femme qui ferait, tous les deux ans, un bébé dont l'espérance de vie n'excéderait pas dix semaines. C'est très violent. Les romans sont des denrées périssables dont le délai de péremption est de plus en plus court. Et personne n'y échappe, ni vous ni moi ; cet été, chez des amis, j'en ai trouvé un de la rentrée 2011 que je n'avais pas lu, il m'a semblé terriblement démodé. J'ai préféré replonger dans Dumas, qui pourtant n'est pas jeune.

C'est totalement injuste. Prenez *L'Ironie du sort*, de Didier da Silva, publié en février. C'est extrêmement ancien, je sais, mais c'est un texte qui ne prendra pas une ride avant longtemps. Il est basé sur le jeu des coïncidences : un lieu conduit à un livre, qui conduit à un film, qui conduit... Si vous avez déjà tout compris, c'est que da Silva illustre admirablement l'adage selon lequel l'art du romancier consiste parfois à faire très bien des choses très simples. L'assassinat, en mai 1924, du petit Bobby Franks, raconté en trois pages remarquables, mène à ses auteurs (respectivement 18 et 19 ans), à leur avocat (11 heures de plaidoirie) puis à Hitchcock (*La Corde*, 1948), à Farley Granger (son acteur), à Charles Aznavour (né le lendemain du crime), etc. Et nous n'en sommes qu'à la page 14. Le récit va avancer ainsi, de lien en lien, créant progressivement un effet de peuplement : les personnages, les aventures, les hasards et les circonstances qui se succèdent composent un univers qui est celui de l'auteur. Le résultat s'apparente assez au kaléidoscope. Il suffirait à chaque lecteur de secouer le monde de Didier da Silva pour en obtenir un autre et confirmer le postulat de Borges selon lequel il n'y a « aucun fait, si humble soit-il, qui n'implique l'histoire universelle et son enchaînement infini d'effets et de causes ».

L'art de la rupture

Mal conduit, ce projet ne serait qu'un jeu littéraire ou, pis, l'application lourdingue de cette théorie franchement vexante dite des degrés de séparation, selon laquelle il n'y a que trois ou quatre maillons entre moi (ou vous !) et Vladimir Poutine. Au contraire, de ce concept très classique da Silva fait un vrai roman, et c'est toute la différence. C'est intelligent, sensible, référencé (mais jamais pédant), ça fonctionne superbement parce que l'auteur, en bon styliste, est économe, soucieux du rythme et que les histoires qu'il nous raconte vont du touchant (lorsqu'il évoque Satie ou Stevenson) au sulfureux (avec Eddy Foy ou le chevalier Raleigh), bref, parce qu'il provoque chez nous autant d'intérêt que d'émotion. Ses fréquences clins d'œil au lecteur reposent sur un art consommé de la rupture. Je ne sais pas s'il ressent du plaisir à écrire. Si ça n'est pas le cas, nous lui sommes reconnaissants de nous en donner l'illusion. Si c'est le cas, sa jubilation est contagieuse.

Enfin, Didier da Silva mettra en colère les écrivains qu'il rendra jaloux (c'est mon cas) : il y a, dans ce livre, au moins 150 sujets de roman (environ un par page). Quel gâchis... Quelle réussite ! ■

L'IRONIE DU SORT, de Didier da Silva, L'Arbre vengeur, 160 p., 10 €.

Les écrivains Agnès Desarthe, Camille Laurens, Pierre Lemaitre et le sociologue Luc Boltanski tiennent ici à tour de rôle une chronique, cette saison 2014-2015.

La pensée flaire, chasse et meurt



ÉLITISTE, Quignard ? Et comment ! Et qui plus est hautain, précieux, imbu de soi. Carrément autiste, et de surcroît marmoréen. Voilà ce que disent souvent ceux qui ne l'ont pas lu. Ou si peu, ou si mal. Car le paysage change vite, et radicalement, dès lors qu'on consent à jouer le jeu. Que signifie jouer le jeu, en l'occurrence ? Laisser faire, tout simplement – le texte, le flux des affirmations, les harmoniques de chaque phrase. Cesser de se demander, comme préalable ou comme conséquence, si est vrai ou faux, argumenté ou non, rhétorique ou pas, ce que dit cet écrivain-penseur-poète. Depuis longtemps, humble et souverain, il ne se soucie plus des genres littéraires, les mêle, les combine, les transcende. Accepter de la suivre, d'arpenter son *Dernier Royaume* – Mourir de penser en forme le

MOURIR DE PENSER. DERNIER ROYAUME IX, de Pascal Quignard, Grasset, 232 p., 18 €. En librairie le 10 septembre.

tome IX – à son pas, selon son rythme, étonnant.

Alors, peu importe que les mots soient parfois savants, les tournures recherchées, les points de vue étranges. On se trouve emporté par un flux puissant, transporté en un monde autre – inconnu et très proche, comme outrancièrement familier. Ce qu'on y découvre déconcerte, mais consono aussi avec des expériences vives, communes à tous, mais

dont on ne sait parler. Par exemple : la proximité de la pensée avec la mort, avec la chasse, l'animalité, le sursaut du prédateur. Son étroite parenté avec le flair, avec l'acte qui hume, aspire et cherche. Son risque d'arrêt, de syncope, de mort subite. Argos, le vieux chien du héros de l'*Odyssée*, flaire ce vagabond méconnaissable qui vient d'arriver à Ithaque. Il pense « Ulysse », dit Homère, et il meurt.

Quignard ne cesse d'évoquer, par des chemins très divers, l'ancrage premier de la pensée dans les corps, dans le dehors des mots, dans les vies antérieures à la conscience. La pensée, pour lui, n'est pas affaire d'idées pures, de concepts, de liens logiques. Elle surgit quand on fuit, à tous les sens du terme, qu'on échappe à soi-même de même qu'on se dérobe aux autres, et aux normes. Sa venue advient quand elle le veut, pas quand nous le décidons. Plus proche de la transe, du voyage des images, que de la déduction froide et réglée. Il y avait encore du chaman chez les philosophes, souligne Quignard, quand ils se nommaient Héraclite, Socrate ou Apulée. Il suggère que ce n'est pas seulement de l'histoire ancienne.

Ligne de crête

Quand se trouvent convoqués, à répétition, quantité de Latins et de Grecs, sans oublier quelques Indiens et Chinois, ce n'est jamais

Figures libres

ROGER-POL DROIT